

AUTOUR DU MONDE

INDES

(Suite).

Il m'a fait voir ses joyaux "personnels," tous modernes, achetés à de très hauts prix, chez les bijoutiers de Calcutta et de Bombay. Il a au moins cinquante montres de toutes les grandeurs, mais pas un de nos charmants bijoux de la bonne époque Louis XV et Louis XVI.

Ensuite, il a mis à ma disposition le surintendant des finances, pour me faire visiter les trésors du royaume, comme qui dirait les diamants de la Couronne !

Dans la cour du vieux palais des femmes, le ministre a fait arrêter la voiture devant une grille fermée par de nombreux cadenas. Il a tendu un trousseau de clefs à un sous-ordre qui a ouvert la grille, et là j'ai vu une multitude de coffres en fer.

De l'un d'eux on a tiré une grosse cassette de laquelle le capitaine Sundar Sing a sorti un véritable boisseau de perles de toutes les grosseurs. Puis des bijoux à n'en plus finir. Il y avait des émeraudes larges comme des pièces de cinq francs en argent, d'autres rondes comme des billes. Tout cela avait au moins dix fois l'âge du rajah—mais, sauf les perles, ces précieuses reliques n'ont pas eu le don de me plaire. Des pierres, la plupart mal taillées, dont beaucoup étaient gravées. Quant aux diamants, ils sont presque tous plats. Dans d'autres coffres il y avait, paraît-il, beaucoup d'or monnayé ou en barres. Je n'ai pas demandé à voir leur contenu.

J'ai vu deux grands fauteuils, d'un goût bizarre, tout en or et argent, ayant coûté chacun 500,000 francs ; des howdahs en or et argent, pour s'asseoir sur les éléphants ; un seul m'a beaucoup séduit, car il date certainement de l'époque hindou-arabe, du moins les ciselures en ont le style.

À quatre heures j'ai assisté au *lawn-tennis*. Le gouverneur, celui qui m'a présenté au rajah et qui est devenu ministre de l'instruction publique de Kapurthala, y est de première force ; il a, de même qu'un autre rajah, ami de celui de Kapurthala, sauté à pieds joints d'une façon très remarquable.

Après le tennis, un lunch auquel, le rajah n'a pas pris part, a été servi dans un kiosque élégant. À ce moment, le docteur est venu faire sa visite quotidienne ; ça n'a pas été long.

Le soir, partie de patins à roulettes

dans le grand durbar ! Je ne m'attendais pas au *skating ring* chez un rajah sikh, les plus sévères des Indous. Tous très gais, du reste, ces bons Sikhs.

J'ai vu les graves conseillers de Son Altesse. Ils étaient, vers la tombée de la nuit, assis en rond dans le jardin d'un temple en ruines délibérant sans doute sur les affaires publiques. Tous fort polis. Dès que je suis arrivé près d'eux, ils se sont levés, m'ont fait des salams avec une grande dignité. C'est décidément un pays charmant que la principauté de Kapurthala !

Un détail fort bizarre des mœurs de ces pays : le capitaine Sundar Sing, lorsqu'il est venu me chercher la première fois, avait adressé quelques mots à mon boy, et lui avait mis une pièce de monnaie dans la main. J'avais fait la moue, car je croyais que Mogul avait demandé un *bakchich* à l'aide de camp. J'explimai ma crainte au professeur italien, qui me répondit qu'aux Indes les cadeaux sont en usage général. "Pour vous en donner une idée, me dit-il, lorsque le rajah entre dans les appartements des femmes, elles se précipitent à sa rencontre, et lui offrent de la monnaie, qu'il est impoli de refuser. Naturellement c'est une pure forme, puisque le rajah est maître de tout.

—Mais, où sont les femmes ? dis-je au professeur.

—Elles sont dans le palais du Trésor ; elle vous ont vu, comme elles voient tout, mais cachées derrière les stores en fin tissu."

L'entourage européen du rajah coûte fort cher. Le docteur émarge cinquante mille francs par an ; le gouverneur autant ; le maître de chant deux mille francs par mois. Tous sont logés, eux et leurs familles, nourris, servis, voiturés et ont des chevaux de selle à leur disposition.

Dans un entretien que j'ai eu avec Son Altesse, le prince m'a dit :

"Je n'ai plus que huit millions en réserve dans les banques, ce n'est pas beaucoup." En effet, ce n'est guère, du train qu'il mène.

"Mon Etat a mille soldats d'infanterie et huit cents de cavalerie, que je dois mettre à la disposition des Anglais, en cas de guerre.

—Il n'y a pas de guerre en perspective ?

—Non ! mais nous pensons toujours aux Russes ; ils sont si près de nous !"

Puis, s'approchant d'une grande carte de l'Inde, il me dit : "Voyez comme ils nous touchent.

—Oui, lui dis-je, mais il y a bien des peuples indisciplinés aux fron-

tières et bien des défilés à passer avant d'arriver ici.

—Ces peuples-là sont des sauvages ; ils sont avec ceux qu'ils payent et savent leur inspirer la crainte.

—Etes-vous réellement satisfaits d'être sous la puissance anglaise ?

—Oui, parce que les Anglais nous ont donné la paix ; autrefois nous étions tous en guerre entre nous ; tenez, me dit-il en se tournant vers un jovial et gros jeune homme qui n'avait d'Indien dans le costume que ses pantalons collants en coton blanc et le turban, voici mon cousin, nous avons été élevés ensemble, et je l'aime comme mon frère ; pourtant son grand-père et le mien se sont battus bien longtemps et de tous ces conflits j'ai même hérité la charge d'une reute de trente-cinq mille roupies que je suis obligé de lui payer tous les ans, et que je lui donne, du reste, avec plaisir, dit-il en lui frappant doucement sur l'épaule.

"D'ailleurs nous connaissons les Anglais : ils sont riches et ne nous exploitent pas ; nous ignorons ce que serait pour nous le peuple russe, qui est pauvre, n'a rien à nous donner et rien à nous apprendre.

—Les Indiens aiment donc bien le progrès ?

—Il y en a, et ce qui le prouve, ce sont les nombreuses écoles que l'on fonde tous les jours. Ainsi, demain il y aura chez moi un *durbar*, auquel j'ai le regret que vous ne puissiez assister. Il a pour objet de me faire donner mon adhésion à la création, à Lahore, d'une école nouvelle, qui coûtera quatre cent mille roupies. J'y contribuerai pour le quart.

—Mais vous êtes magnifique !"

Je n'ai pas voulu lui dire que les deux cent mille francs seraient mieux employés à assainir Kapurthala, dont la capitale est tout aussi peu balayée que la plupart des villes de l'Inde. Je crois qu'il pensera de lui-même à faire cuire la poule au pot pour tout son peuple. Ne m'a-t-il pas dit qu'il veut éclairer sa capitale à l'électricité, comme son palais ?

1. Il est très sincère dans l'expression de ses pensées ;—il est jeune, ses sujets l'ont vu enfant, dont il est en parfaite communauté de sympathie avec eux. Il y a un an, il m'a écrit ces mots : "La marachina m'a fait cadeau d'un fils, tout mon peuple est dans la joie !"

Quel est le prince de notre continent usé, qui pourrait s'exprimer ainsi ? Il est vrai que Kapurthala n'a pas émis de titres sur le marché de Londres, tandis que, excepté Monaco, la plupart des plus illustres chefs des nations d'Europe ont souscrit plus de billets qu'ils n'en pourront jamais payer !

(A suivre)